

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER DECEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les raquettes, par Benjamin Sulte.—La guerre en Asie, par P. C.—Carnet du "Monde Illustré".—Les merveilles de l'architecture, par P. Colonnier.—Poésie : Sur l'eau, par Adolphe Poisson.—Biographie : M. Adolphe Poisson, par Germain Beaulieu.—Le prince de Hohenlohe—Poésie : Aux jeunes, par E. Z. Masicotte.—Mme de Staël et Napoléon Ier, par Edmond Rousseau.—Nouvelle : Une épreuve, par René Softa.—Le coin des enfants : Prière remise, par Régis Roy.—Le brigand—Une histoire de ma grand-mère, par D. N. Landry.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : M. Adolphe Poisson, de lettres ; Le prince de Hohenlohe, le nouveau chancelier d'Allemagne—Saint-Hyacinthe : Intérieur du couvent du Précieux Saog ; La chapelle—Vue de Saint-Pierre de Rome—La mort de l'empereur Alexandre III ; France et Russie (double page).—Incidents pendant le bazar à Sainte-Cunégonde.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de la MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 1er DECEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



N parle de plus en plus des esprits, des spirites, des planchettes, etc., etc.

Plusieurs sermons ont même été faits sur le sujet, et je suis loin de désapprouver cette manière d'agir, car on ne saurait trop prendre de précautions contre tout ce qui peut troubler la tête des gens.

De mon côté, vous le savez, je prêche la même doctrine, mais à ma manière, parce que je n'ai pas qualité pour monter en chaire et sermoner mes ouailles—pardon—mes patients lecteurs ; je pourrais même supprimer "lecteurs" et m'en tenir à "patients," dans le sens médical.

Ceux qui évoquent les esprits n'en ont pas, et

les esprits qui apparaissent, n'existent pas, telles sont les deux vérités fondamentales qu'il faut démontrer pour prouver tout le ridicule qu'il y a de s'occuper de ces niaiseries, et vous savez que le ridicule tue ici tout aussi bien qu'en France.

Un homme qui a une certaine dose d'esprit, ou plutôt de bon sens, ne s'avisera jamais de demander des renseignements ou des conseils à un morceau de bois, à une bûche débitée en planchettes ou en sièges de closets.

Enoncer la chose, c'est la démontrer de la manière la plus claire et la plus simple.

* * Mais les esprits que l'on évoque et que l'on voit, diront quelques uns, on ne peut pas les nier. Pardon, non seulement on peut, mais on doit nier carrément.

Ceux qui évoquent les esprits, les médiums, sont des farceurs, des drôles, des filous, tout simplement ; ceux qui voient les esprits ne sont que de bons gogos, des hallucinés qui s'hypnotisent eux-mêmes.

Il y a un mois environ une américaine, Mme Williams, s'adressait à certaines personnes de Paris en demandant si un médium remarquable pourrait faire des expériences publiques dans la ville Lamière.

On répondit télégraphiquement : "Oui, mais il faut des faits nouveaux et indiscutables."

Mme Williams ne fit qu'un bond jusqu'au bureau télégraphique le plus proche et cabla : "Faites nouveaux et indiscutables."

Elle prit le premier bateau et arriva à Paris flanquée d'un escogriffe quelconque, son impresario, disons mieux, son cornac.

Les Parisiens ont un défaut, ils veulent toujours comprendre et voir clair, et c'est ce qui fit le malheur de Mme Williams.

* * "La séance commença à huit heures et demie très précises, dit un journal de Paris, par des apparitions sans importance. A neuf heures et quart se présentèrent, sur la scène, les esprits demandés, un médecin et sa fille.

"Le docteur avait une longue barbe grisonnante, l'habit largement ouvert sur un plastron d'une blancheur éclatante. La demoiselle était en robe blanche. De ses cheveux tombait un voile blanc. C'était terrible.

"Cependant quatre spectateurs s'étaient préalablement entendus pour que la séance fut absolument concluante. A un moment désigné par le commandement de l'un d'eux, tous les quatre agiraient de telle sorte qu'on saurait, une minute après, si Mme Williams était ou spirite ou faustiste.

"Les esprits apparaissent.

"—Allez !" cria une voix.

A ce cri, un spectateur s'élança sur l'esprit du médecin, on fit de la lumière, c'était le manager, le cornac.

Mme Williams n'était qu'un clown grotesque.

On mit la drôlesse et son complice à la porte, et tous deux quittèrent Paris le lendemain en vouant à tous les diables la France et les Français.

Telle est la dernière aventure de spiritisme, mais ce n'est pas la seule.

* * J'ai reçu, il y a quelques jours, un ouvrage de M. l'abbé Dupuis : *Rome et Jérusalem*, deux noms qui parlent au cœur et à l'âme, deux noms si grands, qu'en les lisant ou en les entendant, tout un monde d'idées remplit notre cerveau.

C'est surtout un livre religieux, le récit d'un voyage fait par un prêtre pour terminer ses études et se rafraîchir aux sources même du christianisme, plutôt que pour chercher des distractions.

Il abonde en citations, la plupart très heureuses, qu'on lit avec plaisir et profit.

Quoi de plus vrai et de plus émouvant que ces lignes de Lamartine écrites sur le tombeau du Christ :

"Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ

d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe. Ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice, aucune tombe n'a été si féconde, aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle et n'a donné un démenti à la mort par une si éclatante et perpétuelle résurrection."

M. Dupuis connaît Rome ; il y a vécu quatre ans, c'est-à-dire assez pour l'étudier et pouvoir en parler avec connaissance de cause, et bien que l'on ait beaucoup publié de récits de voyages à la Ville Éternelle, on lit encore, avec intérêt ce travail sur un thème ancien.

J'ai dit tout à l'heure, avec intention, que la plupart des citations étaient heureuses, parce que d'autres m'ont semblé un peu égarées et surprises de se trouver dans un milieu aussi convenable, témoin la diatribe burlesque de Paul de Cassagnac, à propos de laquelle l'auteur dit : "C'est à encadrer."

Oh ! monsieur l'abbé, croyez-vous qu'il soit bien facile de trouver un encadreur qui voudrait se charger d'une besogne semblable ?

Il y a bien aussi quelques réflexions hasardées au sujet de la France, mais comme il faut toujours un peu sacrifier la mode, et qu'il est de grande mode de parler de ce beau pays d'une manière si douce, la chose est excusable.

Donc, à part quelques ombres, et M. Dupuis aurait raison de me prendre pour un sot si je disais que son œuvre est parfaite, c'est un livre qu'on lit avec fruit et qu'il ne faut pas laisser dormir sur les rayons d'une bibliothèque.

On n'en peut pas dire autant de beaucoup d'ouvrages.

* * Les jours vont vite !

Demain va commencer la douzième et dernière partie de l'année, et puis, on se rapproche plus encore de la fin du siècle, du dix-neuvième siècle, le plus étonnant, le plus prodigieux depuis la création du monde.

Je ne vous l'ai jamais caché, mes amis, j'aime mon siècle, j'aime notre époque qui, si imparfaite qu'elle soit, est encore la plus belle dont l'histoire fasse mention.

Les vieux, je ne le serai jamais, car j'espère mourir jeune—jeune de cœur et d'esprit—les vieux, dis-je, ont beau nous rabâcher que tout allait mieux autrefois, jamais je ne l'ai cru et jamais je ne le croirai ; les vieux ont tort de parler ainsi, car ce sont eux qui ont vieilli et non l'humanité.

L'humanité est toujours jeune et avide de progrès, d'amour, d'idéal, et ni l'amour, ni l'idéal, ni le progrès, ni le bien, ni le beau ne peuvent vieillir.

Nous faisons, nous avons fait mieux que nos pères ; nos enfants feront mieux que nous.

C'est une doctrine fautive et même dangereuse que d'enseigner que le passé vaut mieux que l'avenir que nous ignorons.

* * Voyez ce qui se passe en Asie, le berceau du monde.

Le passé, c'est la Chine, le présent, c'est le Japon.

La Chine, l'antique et vénérable Chine, le passé ankylosé avec ses quatre cents millions d'habitants est battue par un petit peuple plus de dix fois moins nombreux.

Progrès, science et courage, telle est la devise du Japonais.

N'avancions pas, ne faisons rien de nouveau, disent les Chinois.

Le peuple qui s'arrête est fatalement perdu, et c'est ce qui arrive aux disciples de Confucius.

Et n'est ce pas ce qui fait la force de la France, que cette idée fixe de progrès, éclos il y a cent ans et qui la rend plus jeune, plus vigoureuse, plus forte, plus intelligente qu'il y a mille ans ?

Que serait donc la France si elle avait conservé ses vieilles idées ? Il y a longtemps qu'elle aurait disparu de la carte du monde.